

L'UNION FRANÇAISE

ORGANE DES INTÉRÊTS FRANÇAIS DANS L'URUGUAY

JOURNAL DU SOIR

Rédaction et Administration
Rue 25 de Mayo n° 68
Toutes les lettres et communications doivent être
adressées à la Rédaction
Gérants: M. Planté

Prix de l'Abonnement
Année 12.00
Six mois 6.00
Trois mois 3.00
Un an 12.00
Les manuscrits, lettres ou non, ne sont pas
rendus.

Au Collège Carnot

Fêtes Scolaires

et distribution des Prix

Les fêtes scolaires annoncées pour le Collège Carnot, et inaugurées samedi dernier ont continué avant hier, 24 courant, avec le plus grand éclat.

La concurrence était aussi nombreuse que choisie.

La cérémonie était, comme la première fois, présidée par M. Gilbert Chargé d'Affaires de la République Française dans l'Uruguay, avec l'assistance de M. Roux, président de la Chambre de commerce française, et vice-président de la Société Française d'Enseignement, en remplacement de M. Charles Cazaux qu'une maladie aussi longue que regrettable, obligeait à rester chez lui. Enfin les membres de la Commission d'examens.

Dans cette seconde journée nous pouvons dire en toute sincérité, que les élèves se sont surpassés dans l'exécution de toutes les parties du programme, plus long et plus varié que celui de la précédente.

Ils ont été très applaudis.

Enfin les fêtes ont été clôturées hier, jour de Noël à 11 h. 12 de l'après-midi, par la distribution solennelle des prix.

Malgré les nombreuses fêtes qui se célébraient en même temps sur différents points de la ville et de sa banlieue et qui avaient réuni tant de personnes par le double attrait du plaisir et de la charité, les immenses salles du Collège Carnot étaient comblées.

La séance a été ouverte par un discours de M. Tronette, professeur de l'établissement auquel a succédé M. Gilbert, Chargé d'Affaires de la République Française.

Voici le texte des discours prononcés par ces Messieurs.

Discours de M. Tronette

Monsieur le Chargé d'Affaires
Mesdames, Messieurs

Mes chers enfants.

Appelé à vous adresser quelques paroles à l'occasion de la distribution des prix du Collège Carnot, j'aurais essayé de le faire le plus brièvement possible, me bornant à vous dire quelques mots sur le travail.

Le travail, mes chers enfants, est une des conditions inhérentes à la vie humaine, et celui qui ne travaille pas, n'ayant pas le droit de manger, d'après un texte connu, vous devez vous y habituer de bonne heure et consacrer toutes vos forces à l'accomplissement de ce devoir.

Dès votre enfance, lorsque vous fréquentez les bancs de l'école, si vous vous appliquez bien, n'en avez-vous pas la première récompense dans la satisfaction que vous éprouvez, d'avoir bien fait vos devoirs, bien su vos leçons? Et le soir, en rentrant chez vous, n'êtes-vous pas heureux, lorsque vos parents, contents de votre application, vous embrassent avec tendresse ou vous encouragent par une bonne parole?

Certes l'étude est pénible et difficile, mais ne vous découragez pas; travaillez toujours; et lorsque l'année scolaire s'achève, vous vous prélevez sans crainte aux examens et à la réussite ne répond pas à vos espérances, vous vous consolez par la conscience d'avoir fait votre devoir.

Suivez les conseils de vos maîtres; et si quelquefois vos professeurs vous paraissent trop exigeants, rappelez-vous que c'est pour votre bien.

Cette première étape dans la vie, n'est qu'un acheminement, une préparation à la lutte bien plus sérieuse, que vous aurez à soutenir dans le cours de votre existence; car il faut donc vous y préparer avec soin, car c'est seulement au sortir de l'école que les vraies difficultés commenceront, que la tâche deviendra plus ardue.

Des nombreuses routes qui s'ouvrent à l'ac-

tivité humaine, que la que soit celle que vous choisirez, ce n'est que par le travail que vous pourrez arriver à une position honorable.

Si vous vous déliez aux carrières libérales, ne vous figurez pas que votre diplôme obtenu, vous n'aurez plus rien à faire; soyez bien persuadés, au contraire, que vous aurez presque tout à apprendre et que vous n'aurez fait qu'un début de ce que vous resterez à faire. Non seulement la pratique vous manquera, mais vous devrez suivre pas à pas les progrès de la science, et vous n'y parviendrez, que par l'étude, et une application constante.

L'industrie, le commerce ou l'agriculture pourront devenir une source de bien-être, de richesse même pour ceux d'entre vous qui s'y consacreront, mais à la condition, que vous ayez une étude sérieuse de la branche que vous aurez choisie, car chaque invention nouvelle créant de nouveaux besoins, fomentant aussi une concurrence plus grande et rendant les conditions de l'existence de plus en plus difficiles, tout en concourant au bien-être général.

Que vous soyez donc industriels, commerçants ou agriculteurs, il faudra que vous cherchiez des débouchés à vos produits, et vous n'y réussirez que par votre activité, votre intelligence, et par les moyens que votre instruction vous aura procurés.

S'il est dans la vie des moments difficiles, ne vous découragez jamais; ayez la patience, de la constance et de l'énergie; suivez droit le chemin que vous vous serez tracé, et vous surmonterez tous les obstacles.

Rappelez-vous, mes petits amis, que le travail ennoblit l'homme, le rend fier à supporter les misères de la vie et le maintient dans le chemin de l'honneur; tandis que la paresse le conduit à tous les vices, le dégrade et en fait le rebât de la société.

Si la révolution française, par la déclaration des droits de l'homme, a fait des citoyens libres, a donné à chacun des droits, elle a aussi imposé des devoirs dont vous devez bien vous pénétrer, et que je résumerai par ces mots: chacun pour tous et tous pour chacun.

A quelque degré de l'échelle sociale que vous vous trouvez, ne considérez jamais le travail au point de vue purement égoïste; c'est à dire seulement comme le moyen de vous procurer une satisfaction morale ou matérielle à laquelle vous serez certes bien en droit d'aspérer, mais regardez au dessus de vous et sachez bien que si vous avez une mère qui vous a nourri de son lait, qu'une épouse et de ses soins dans votre enfance, vous avez aussi la patrie, cette seconde mère, qui a droit à toute la sollicitude de ses enfants.

Je ne m'étendrais pas sur ce sujet qui a déjà été traité par des personnes bien plus autorisées que moi, mais je me permets de vous dire que chaque citoyen doit contribuer à la grandeur de son pays dans la mesure de ses forces. Le plus humble ouvrier, comme le plus grand savant, apportent leur pierre grande ou petite à l'érection de l'édifice national, et les nations ne sont riches et puissantes qu'autant que leurs habitants sont actifs et travailleurs.

J'ignorez-vous, par exemple, que l'astère du grand, l'immortel Pasteur, dont chacun de vous a entendu parler, soit parvenu sans peine à ses admirables découvertes? Quelle somme de travail n'a-t-il pas dû dépenser, pour apporter un adoucissement aux maux de l'humanité? Et si cet homme infatigable est une des gloires de la France il est surtout le bien-être de l'humanité.

Parmi nous, deux vrais amis de l'enfance, M. Dubail, Ministre de France, si hautement considéré par le Gouvernement Français et si estimé de tous ceux qui le connaissent, qui a rendu de si grands services à sa patrie par son œuvre d'homme d'État, et par ses fonctions diplomatiques l'ont appelé, en Extrême-Orient surtout, et Monsieur A. Gilbert, le Chargé d'Affaires, encore au début de sa carrière, occupant un poste des plus importants de la République Française, ne sont-ils pas pour nous, un exemple du travail.

Enfin le dévoué Président de la Société Française d'Enseignement, Monsieur Charles Cazaux, quelle activité, quelle énergie n'a-t-il pas dû déployer; combien de difficultés n'a-t-il pas dû vaincre, pour mener à bien tant d'entreprises et fonder cette école où vous recevez aujourd'hui l'instruction. Si la maladie l'empêche en ce moment d'assister à vos joies et à vos triomphes, soyez persuadés qu'il est avec nous de cœur et permettez-moi

de lui offrir, en votre nom, comme au mien, les vœux les plus sincères que nous formons tous pour sa prompte guérison.

Enfin mes chers enfants, j'ajouterais pour terminer, quelle que soit la carrière que vous aurez suivie, quand vous arriverez au terme de la course, si vous vous êtes bien conformés à ces principes, vous pourrez vous dire, avec satisfaction et orgueil même, en jetant un regard en arrière... j'ai fait mon devoir.

Discours de M. Gilbert Chargé d'Affaires de France

Mesdames, Messieurs, mes chers amis:

Il y a 6 ans, le 11 juillet 1894, quelques jours après qu'eut succombé le Président Carnot, les membres de la colonie française réunis à la Légation, prenaient la résolution de perpétuer par la création d'un Collège Français qui porterait le nom de «Collège Carnot» le souvenir de l'illustre Président, victime du devoir.

Un Comité de 16 membres, dont les noms sont religieusement conservés dans nos archives, fut nommé pour étudier les moyens de mener à bien cette fondation.

Pour des raisons qui seraient trop longues d'énumérer ici, le vœu de la colonie ne put être réalisé qu'en 1897, grâce au concours de compatriotes généreux qui répondirent à l'appel d'un Chargé d'Affaires, dont le souvenir est encore bien vivant parmi vous, je veux parler de M. Desportes de la Fosse.

Sous sa direction, des statuts furent rédigés, auxquels adhérèrent toutes nos Sociétés, et il s'en forma une de plus et non la moins utile: la Société Française d'Enseignement qui, sous les auspices de ses aînés et la bienveillante protection du Gouvernement de la République, ouvrit et inaugura au mois de Septembre 1897, le «Collège Carnot».

Que de chemin parcouru depuis cette date!

100 élèves fréquentent assidûment les cours de cet établissement, dont le succès, malgré ses vastes dépendances, et le succès de son Enseignement est venu récompenser, au delà de toute attente, le zèle et le dévouement de ses professeurs.

Qu'il me soit permis, puisque l'occasion se présente ici, de rendre un public hommage au Directeur de ce Collège. C'est grâce à l'aide apportée par lui à cette Société, par ses efforts pour la seconde dans sa tâche, que vous pouvez constater l'état de prospérité, que je vous signais tout à l'heure, de cet établissement.

Je ne saurais faire allusion aux mérites de votre Directeur, sans parler également du dévouement, du zèle et de l'abnégation de Madame Pardes qui instruit et dirige avec une si maternelle sollicitude les plus jeunes élèves de cette maison.

Méritez-vous, mes chers amis, de leur abnégation, en devenant ce qu'ils veulent faire de vous: des hommes instruits, des hommes de cœur, et de bons citoyens.

Je sais pour l'avoir constaté par moi-même au cours des examens que vous avez subi ces jours derniers, et auxquels j'ai assisté, que tous, vous avez profité de leurs leçons.

Au nom de la Société Française d'Enseignement et des Commissions d'Examens, dont je suis aujourd'hui le porte-parole, je me fais un plaisir de vous féliciter du résultat de votre travail annuel.

Vous entendrez, tout à l'heure, lecture des rapports des diverses commissions. Tous constateront l'excellence de votre préparation et témoignent, par là même, autant de la bonté de l'enseignement des maîtres que de l'application des élèves.

Les diverses Sociétés françaises de Montevideo, ont tenu à récompenser les plus zélés, de leurs efforts, en leur offrant divers volumes, dont vous admirerez la valeur, et appréciez l'intérêt.

D'autres, que vous allez recevoir, ont été envoyés, à la prière du Gouvernement français, par l'Alliance Française.

Cette Société, qui a pour but la propagation de notre langue, en répondant comme chaque année, depuis la fondation de ce Collège, à la requête qui lui a été adressée, a voulu marquer une fois encore, tout l'intérêt qu'elle porte au Gouvernement de la République, à l'œuvre si prospère de la Société d'Enseignement.

Quand vous ouvrirez ces volumes et parcourrez les chefs-d'œuvre de notre langue; vous remercierez, j'en suis sûr, les maîtres qui vous auront appris à les lire.

Si vous les savez comprendre, vous n'y

puerez que de beaux enseignements, vous y trouverez toute la générosité, les sentiments chevaleresques, toute l'ardeur de l'âme française pour le bien, pour le juste et pour le beau.

En la connaissant bien, vous conserverez, je l'espère, vous qui n'êtes pas Français par le sang, quelque amour pour la France, quelque goût pour son génie.

Quant à vous, dans les reines desquelles bouillonne, toujours aussi généreux le vieux sang gaulois, il vous sera aisé, en relisant dans ces livres les hautes fées de nos aïeux et les services que ceux de votre race ont rendu, et rendent encore au monde, de pratiquer cette «fièvre» envers votre patrie d'origine qui est, comme le disait récemment M. Loubet, le plus noble des sentiments capables d'enflammer le cœur des hommes, parce qu'il est fait de fierté, de sacrifice et d'amour.

Ferro-Carril Central del Uruguay

FIESTA DEL SIGLO XIX

REBAJA EN PASAJES

Se avisó al público que en vista de las importantes fiestas a celebrarse en Montevideo en conmemoración del Nuevo Siglo, la Empresa ha resuelto facilitar la concurrencia de los habitantes de la ciudad, rebajando los pasajes del ferrocarril.

Los billetes especiales tendrán validez en todas las estaciones del Ferrocarril Central y en las de Montevideo, en los días 25 y 26 de Diciembre, desde las 10 horas de la mañana hasta las 10 de la noche.

Los billetes especiales tendrán validez en todas las estaciones del Ferrocarril Central y en las de Montevideo, en los días 25 y 26 de Diciembre, desde las 10 horas de la mañana hasta las 10 de la noche.

DE PARTOUT

JURQU'AU 1er DECEMBRE.

Paris. — Le correspondant de la «Liberté» à Londres télégraphie à ce journal: «Des renseignements personnels me permettent d'indiquer les véritables raisons pour lesquelles l'Angleterre n'a point notifié au Président Kruger, l'annexion du Transvaal de l'Orange. Le Foreign Office avait cette intention, mais il y renonça, deux puissances étrangères parmi lesquelles n'était pas la France, ayant présenté des observations sur ce singulier prétention de vouloir annexer alors qu'il n'y avait pas occupation effective».

Calais. — Les Trilletes de Calais. — Les membres de l'association des fabricants de tulles et dentelles mécaniques, réunis en assemblée générale extraordinaire, viennent de décider la fermeture générale des ateliers pour lundi matin.

Cette décision a été prise par 351 fabricants, représentant 1.780 métiers sur 1.800. Cette mesure entraînera l'arrêt complet du travail, non seulement pour les ouvriers tullestes, mais encore pour toutes les branches ayant rapport immédiat à cette industrie.

Cette résolution a été adoptée après un appel adressé aux ouvriers les invitant à se faire inscrire pour reprendre le travail, les revendications ouvrières demandant 20 pour cent d'augmentation de salaire et huit heures de travail, ont été jugées inacceptables.

Kiel. — L'après-midi la «Gazette de Kiel», l'empereur à l'occasion de la prestation de serment des recrues de la marine, a prononcé aujourd'hui une allocution où il a fait allusion à l'attitude des contingents, de la marine allemande combattant en Extrême-Orient.

«Là-bas, a-t-il dit, un commandant étranger a prononcé un nouveau commandement: c'est: «Vive l'Allemagne!» et, qui en anglais veut dire: «les Allemands en tête».

Il leur a rappelé aussi la conduite glorieuse qu'eut en 1870 le régiment de grenadiers de la garde qui l'impératrice Augusta avait fait dire par les officiers: «Soldats, vous êtes mes fils, ne faites pas honte à votre mère».

L'empereur a enfin rappelé aux recrues le mot du Grand Electeur: «seigneur, montrez-moi la route que je dois suivre». Il a terminé son discours en disant aux soldats de songer toujours à leur dieu et à leur empereur.

Rome. — La pape a renoncé à l'idée de créer des cardinaux dans le consistoire qu'il tiendra avant Noël. Léon XIII créera p-

sieurs cardinaux dans un consistoire qui se tiendra en février.

Colon. — Les rebelles de Buenaventura ont été mis en déroute par les troupes du gouvernement qui leur ont pris trois canons et deux généraux.

New York. — Le correspondant du «World» télégraphie qu'il ressort d'une correspondance échangée entre la junte philippine et les Philippines qu'Aginaldo a été blessé d'un éclat d'obus au ventre et que la junte a décidé de faire une nouvelle tentative pour envoyer des armes aux Philippines.

M. Kruger aux Américains. — Le Globe publie la dépêche suivante de New York: Le Journal publie un message spécial envoyé par M. Kruger au peuple américain par l'intermédiaire de M. Michael Davitt. Dans ce message, le président demande les sympathies des Américains et exprime l'espoir que les Américains donneront un appui effectif à leurs vœux, les deux républiques qui soutiennent une lutte inégale pour leur liberté contre une puissance barbare dont le but est de les détruire.

ABUS.

La 22 Novembre à Marseille

C'est bien ainsi que nous révisions l'accueil à faire au Président Kruger; ou plutôt non, si nous en comprenons ainsi le caractère, nous n'osons concevoir dans notre imagination un pareil spectacle, spectacle inouï pour ceux qui ont assisté et qui donnera sans doute à réfléchir à ceux qui, sans vouloir précisément l'empêcher, ont usé de tous les moyens en leur pouvoir pour qu'il se passât en sourdine.

Disons-le tout de suite, ces derniers, quel que soit le mobile auquel ils ont obéi, ont été bien inspirés. Supposons même qu'ils se soient inspirés de cette fameuse raison d'Etat, derrière laquelle les gouvernants abritent tous les embarras de leur conscience, eh bien, cette raison d'Etat a eu raison cette fois.

A quoi eussent servi toutes les cérémonies officielles dont des personnages officiels auraient pu aggraver la journée du 22 novembre, si la raison d'Etat n'avait prescrit à ces personnages d'observer la plus stricte neutralité et de traiter Kruger en simple étranger de distinction? C'était une réception napoléonienne qui fallait à l'auguste, vieillard qui personnifie aujourd'hui si admirablement tout ce que le patriotisme a de plus pur, de plus ardent, de plus héroïque. Il lui fallait une réception improvisée par la foule elle-même, sans programme arrêté d'avance, sans pompes, sans discours, sans banquets multicolores, sans lampions, sans catapulta militaire indispensable pour relever l'éclat de toutes les fêtes de la rue.

Quoi que ce soit que l'on eût ajouté d'officiel à cette journée d'ailleurs historique du 22 novembre, l'effet gâté en en dénaturant le caractère.

Ne sachons donc aucun mauvais gré à nos gouvernants et à leurs représentants d'être restés un peu à l'écart dans cette manifestation sans précédent dans les annales marseillaises par sa spontanéité et par son unanimité.

Il n'est été au pouvoir de personne de rendre cette manifestation plus éclatante et de lui donner une portée plus haute. Et d'ailleurs c'est vieillard, à ce chef d'Etat abandonnant son sol natal après avoir lutté à la tête de son peuple avec la plus inébranlable énergie pour sauver son indépendance: c'est un vieillard, disons-nous, qui porte sans doute le deuil de tous les Boers tombés sur le champ de bataille, qui porte le deuil de la patrie vaincue par un adversaire n'ayant eu que la supériorité du nombre et de l'argent. Il ne contriste pas que l'on fit fête au sens propre du mot, mais il convenait que toute la population de la première ville française où il débarguait l'acclamait dans un magnifique élan d'admiration et de sympathie.

C'est ce qui a eu lieu, et en voyant cette foule compacte qu'aucun mot d'ordre n'avait préparé, ni entraînée, se masser depuis la rue Noailles jusqu'au quai de la Joliette pour crier «Vive Kruger! Vive les Boers!» et se découvrir sur le passage du cortège; en entendant ces acclamations qui partaient bien réellement du fond des poitrines, en sentant les longs frémissements qui secouaient ces

Plus que le matin encore, il avait le cœur serré, et avaler un seul bouchée lui eût été impossible. Si seulement il eût connu quelque chose des projets de son guide! Mais l'agent de la sûreté était resté impénétrable, se contentant de répondre à toutes les questions: — Laissez-moi faire, fiez-vous à moi.

Certes, la confiance de M. Planté était grande, mais plus il réfléchissait, plus cette tentative de soustraire Trémolre la cour d'assises lui paraissait périlleuse, hérissée d'insurmontables difficultés, presque insensée.

Les doutes les plus poignants assaillaient son esprit et le torturaient. C'était sa vie, en somme, qui se jouait; il avait juré qu'il ne survivrait pas à la perte de Laurence, réduite à confesser, en plein tribunal, son déshonneur et son amour pour Trémolre.

M. Lecocq essaya bien de presser son convive, il voulut le décider à prendre au moins un potage et un verre de vieux bordeaux; bienôt il reconnut l'inutilité de ses efforts et prit le parti de dîner comme s'il eût été seul.

Il était fort soucieux, mais jamais l'incertitude du résultat poursuivi ne lui a fait perdre une bouchée. Il mangea longuement et bien, et vida lestement sa bouteille de Léoville.

Cependant, la nuit était venue, et déjà les garçons commençaient à aller les lustres. Peu à peu la salle s'était vidée, et le père Planté et M. Lecocq se trouvaient presque seuls.

LA PROGRESSION EFFRAYANTE

Des dépenses

Paris, 1er. Décembre.

Sous ce titre: «Les Budgets du siècle», M. Jules Roche vient de publier, dans la «Revue des Deux-Mondes», un tableau qui est bien fait pour inspirer un sentiment de profonde et légitime inquiétude. Il se dégage, en effet, de l'ensemble de cette étude que les dépenses subissent chez nous un mouvement de progression extraordinaire, sans qu'il soit justifié, chose plus grave, par un développement et un accroissement correspondants de la fortune publique.

Au début du XVIe siècle, le budget était de 836 millions. Il est, à l'heure présente, de plus de quatre milliards. En voit-il, si cette progression continue, de combien il sera seulement dans quelques années.

Si nous en croyons les chiffres cités par M. Jules Roche, c'est au lendemain de 1830 que la progression rapide a commencé. Les dépenses qui étaient en 1836 d'un milliard et quelques millions se sont élevées, en 1867, à 1.629 millions. Sous l'Empire, elles sont arrivées jusqu'à 2.113 millions. Nous parlons du budget de 1869.

Mais il est juste de faire remarquer que si, sous la monarchie de Juillet, la dépense an-

milliers d'hommes et de femmes de tout âge et de toute condition, les plus insensibles étaient emmenés jusqu'aux larmes et trouvaient cela infiniment plus beau que tous les spectacles grandioses de la rue auxquels ils ont jamais été conviés.

Pour attirer dans la rue toute cette population d'une grande ville et pour lui faire supporter sans impatience et sans lassitude les longues heures d'attente auxquelles la contrainte nous viole bourrasque d'hiver, il n'y avait cependant rien à voir qu'un étranger en tenue civile débarrant sur le quai et se rendant à son hôtel, en landau, accompagné de quelques-uns de ses amis.

Et à mesure que passait devant la foule l'énergique figure de ce pur Boer, encadrée d'un collier de barbe blanche et surmontée d'un chapeau haut de forme, c'était une émotion indescriptible.

Qu'est-ce donc qui faisait frissonner ainsi la foule et faisait vibrer ses fibres les plus incarnées? N'était-ce pas l'idée si complètement incarnée sous le masque austère de ce vieillard qui vient en Europe tenter un suprême effort pour arracher peuple vaincu aux serres de son vainqueur.

Nous savons tous ce que c'est que le patriotisme, ou nous l'avons enseigné dans notre jeunesse et nous l'enseignons à notre tour à nos enfants; nous leur disons que c'est la première vertu du citoyen français, nous leur en citons les plus beaux exemples inscrits dans l'histoire nationale; mais tout cela ce sont des mots, bien des fois mûris, c'est de la verbosité qui n'évoque dans l'esprit que des idées vagues.

Or, cette fois, l'idée prenait une forme tangible, elle était là, sous nos yeux, en chair et en os, et son apparition nous faisait frissonner bien autrement que tous les beaux discours des rhéteurs parlant du patriotisme, comme certains conférenciers parlent des pays lointains qu'ils n'ont jamais étudiés que dans les livres...

Voilà pourquoi la journée du 22 novembre laissera dans notre esprit un souvenir ineffaçable. Elle a été bonne et reconfortante pour tout le monde. Elle aura appris à Kruger, comme l'a si éloquentement dit le poète, que «pour nous tous sa cause est angustie et sacrée; que les peuples sont pour lui et le peuple français surtout».

Elle aura appris aux gouvernants de l'Europe qu'en dépit de leurs efforts, les peuples ne croient pas à la raison d'Etat, qu'ils savent encore s'indigner devant l'injustice et saluer avec admiration les héros défenseurs du droit, elle aura appris à ceux qui cherchent à noyer dans leur phraséologie creuse et dans leur doctrine internationaliste les plus nobles sentiments existant toujours et que, pour être à l'état latent ils n'en sont ni moins sincères ni moins ardents.

Vienne pour ce peuple une heure terrible comme celle qui a sonné pour le Transvaal, et ces sentiments éclateront avec une violence irrésistible, balayant comme l'ont les prudents rhéteurs et leurs doctrines internationalistes.

ADV.

Fauilleton de «L'Union Française»

EMILE GAHORIAU

Le crime d'Orcival

air le plus vexé je lui racontai qu'en tirant mon monchoir de poche, j'ai laissé tomber vingt francs et je le prie de me prêter un instrument quelconque pour essayer de les ramasser. Il me prête un morceau de fer, il en prend un de son côté, et en moins de rien nous retrouvons la pièce.

Aussitôt, je me mets à sauter, comme si j'étais le plus heureux des hommes et je le prie de se laisser offrir un verre de vin pour le remercier.

— Pas mal!

— Oh! M. Lecocq, ce truc est de moi, mais vous allez voir le reste, qui est de moi. Mon portier accepte, et nous voilà les meilleurs amis du monde, devant un verre de bière dans un débit qui est en face de l'hôtel. Nous causons galement, quand tout à coup je me baise comme si je venais d'apercevoir à terre, quelque chose de surprenant, et je jure que: la photographie que j'avais

laissée tomber et que j'avais un peu abimée avec mon pied. «Tiens dis-je, un portrait! Mon nouvel ami le prend, le regarde et n'a pas l'air de le reconnaître. Alors, pour être plus sûr, j'insiste et je dis: «Il est très-bien, ce monsieur, votre maître doit être dans ce genre, car tous les hommes bien se ressemblent».

Mais il répond que non, que l'homme du portrait à toute sa barbe, tandis que son maître est rasé comme un abbé. «D'ailleurs, ajoute-t-il, mon maître est Américain, il nous donne les ordres en français c'est vrai, mais madame et lui rousent toujours en anglais».

À mesure que parlait le Pilot, l'œil de M. Lecocq relouvait brillant.

— Trémolre parle anglais, n'est-ce pas? demandait-il au père Planté.

— Très—passablement, et Laurence aussi. Cela étant, notre piste est bien la bonne, car nous savons que Trémolre a coupé sa barbe le soir du crime. Nous pouvons marcher...

Cependant le Pilot, qui s'attendait à des éloges, paraissait quelque peu décontenancé.

— Non garçon, lui dit l'agent de la sûreté je trouve ton enquête très-jolie, une bonne gratification te la prouvera. Ignorant ce que nous savons, tes déclarations étaient justes. Mais revenons à l'hôtel, tu dois avoir le plan du rez-de-chaussée?

— Certes, monsieur, et aussi du premier.

— Le portier, qui n'était pas muet, m'a donné des renseignements sur ses maîtres qu'il ne

sert pourtant que depuis deux jours. La dame est affreusement triste et ne fait que pleurer.

— Nous le savons. Le plan, le plan...

— En bas, nous avons une large et haute porte ouverte, pour le passage des voitures. De l'autre côté de la porte est une assez grande cour, l'écurie et la remise sont au fond de la cour. À gauche de la porte est le logement du portier.

À droite est une porte vitrée donnant sur un escalier de six marches, qui conduit à un vestibule sur lequel ouvrent le salon, la salle à manger et deux autres petites pièces. Au premier se trouvent les chambres de monsieur et de madame, un cabinet de travail, un...

— Assez! interrompit M. Lecocq, mon siège est fait.

Et se levant brusquement, il ouvrit la porte de son compartiment et passa, suivi de M. Planté et du Pilot, dans le grand cabinet. Comme la première fois, tous les agents se levèrent.

— M. Job, dit alors l'agent de la sûreté à son lieutenant, écoutez bien l'ordre. Vous allez, dès que je serai parti, régler ce que vous devez ici. Puis, comme s'il faut que vous ayez sous la main, vous ferez tous les deux le premier marchand de vins installé chez le premier marchand de vins d'Amsterdam. Dinez-vous avec le temps, mais soez bien, vous entendez.

Il tira de son porte-monnaie deux louis, qu'il plaça sur la table en disant: — Voilà pour le dîner.

Puis il sortit, après avoir recommandé à Pilot de le suivre de très-pris.

Avant tout, Lecocq avait bien de reconnaître par lui-même l'hôtel habité par Trémolre. D'un coup d'œil il jugea que les dispositions intérieures étaient bien telles que le disait Pilot.

— C'est bien cela, dit-il au père Planté, nous avons la position pour nous. Nos chances sont à cette heure de quatre-vingt dix sur cent.

— Qu'allez-vous faire? demanda le vieux juge de paix que l'émotion gagnait à mesure qu'approchait le moment décisif.

— Pour le moment, rien, je ne veux agir que la nuit venue. Ainsi, ajouta-t-il presque gaiement, puisque nous avons deux heures à nous, faisons comme nos hommes, je suis justement dans ce quartier, à deux pas, un restaurant où on dîne fort bien: allons dîner.

Et sans attendre la réponse du père Planté, il l'entraîna vers le restaurant du passage du Hâvre.

Mais au moment de mettre la main sur le bouton de la porte, il s'arrêta et fit un signe. Pilot aussitôt s'approcha.

— Je te donne deux heures, lui dit-il, pour te faire non t'écouter que ne reconnais pas le portier de tantôt et pour manger une bouchée. Tu es garçon tapissier. Fils vite, je t'attends dans ce restaurant.

Ainsi que l'avait affirmé M. Lecocq, on dîne très bien au restaurant du Hâvre. Le maître est que le père Planté ne put en juger.

Plus que le matin encore, il avait le cœur serré, et avaler un seul bouchée lui eût été impossible. Si seulement il eût connu quelque chose des projets de son guide! Mais l'agent de la sûreté était resté impénétrable, se contentant de répondre à toutes les questions: — Laissez-moi faire, fiez-vous à moi.

Certes, la confiance de M. Planté était grande, mais plus il réfléchissait, plus cette tentative de soustraire Trémolre la cour d'assises lui paraissait périlleuse, hérissée d'insurmontables difficultés, presque insensée.

Les doutes les plus poignants assaillaient son esprit et le torturaient. C'était sa vie, en somme, qui se jouait; il avait juré qu'il ne survivrait pas à la perte de Laurence, réduite à confesser, en plein tribunal, son déshonneur et son amour pour Trémolre.

M. Lecocq essaya bien de presser son convive, il voulut le décider à prendre au moins un potage et un verre de vieux bordeaux; bienôt il reconnut l'inutilité de ses efforts et prit le parti de dîner comme s'il eût été seul.

Il était fort soucieux, mais jamais l'incertitude du résultat poursuivi ne lui a fait perdre une bouchée. Il mangea longuement et bien, et vida lestement sa bouteille de Léoville.

Cependant, la nuit était venue, et déjà les garçons commençaient à aller les lustres. Peu à peu la salle s'était vidée, et le père Planté et M. Lecocq se trouvaient presque seuls.

— Ne serait-il pas enfin temps d'agir? demanda timidement le vieux juge de paix.

L'agent de la sûreté tira sa montre: — Nous avons encore près d'une heure à nous, répondit-il, pourtant je vais tout préparer.

Il appela le garçon et demanda, en même temps qu'une tasse de café, ce qu'il faut pour écrire.

— Voyez-vous, monsieur, poursuivait-il pendant qu'on s'empressait de le servir, l'important pour nous est d'arriver jusqu'à Laurence à l'insu de Trémolre. Il nous faut dix minutes d'entretien avec elle et chez elle. Telle est l'indispensable condition de notre succès.

Le vieux juge de paix s'attendait probablement à quelque coup de théâtre immédiat et décisif, car cette déclaration de M. Lecocq semblait le constater.

— S'il en est ainsi, fit-il avec un geste désolé, autant renoncer à notre projet.

— Pourquoi?

— Parce que bien évidemment Trémolre ne doit pas laisser Laurence seule une minute.

— Aussi ai-je songé à l'attirer dehors.

— Et c'est vous, monsieur, si perspicace d'ordinaire que pouvez supposer qu'il s'aventurera dans les rues? Vous ne vous rendez donc pas compte de sa situation en ce moment. Songez qu'il doit être en proie à des terreurs sans bornes. Nous savons, nous, qu'on ne retrouvera pas la dénonciation de

BANCO DE LA REPUBLICA
ORIENTAL DEL URUGUAY

Fundado por Ley de la Nacion de fecha 4 de Agosto de 1899

CASA CENTRAL: ZARATEA NÚM. 79

Capital autorizado.	\$ 12.000.000
Suscripto.	0.000.000
Integrado.	5.000.000

- SUCURSALES -

Salto, Paysandú, Mercedes, Melo, Rosario, San José, Durazno, Florida,
Minas, Canelones, Colonia,
Flores, Tacuarembó, Rivera, y Maldonado.

OPERACIONES DEL BANCO

ABRE CORRIENTES.

Descenta Conformes, Vales, Pagará y demás documentos de Comercio.

Y toma Letras de Cambio y Giros Telegráficos sobre todas las Ciudades de Europa, Pto de Janeiro, Buenos Aires y todas sus Sucursales del Interior.

El Gerente.

EUGENIO BARTH Y C.^a
400 - Calle 25 de Mayo - 404 - Montevideo

Depósito permanente de artículos para

VITICULTORES

Acido sulfúrico, pulverizadores, idem especiales para combatir la Antraxosis, cochinos para injertar, tijeras para podar de doble filo, Raia, Turpentina, Guantes "Sabalés", etc., etc., etc.

Máquinas para tajar, capsular de varios sistemas, máquinas r botellas, bombas para tragar, etc.

DAMAJUANAS

BOTELLAS PARA VINO, CORCHOS, CAPSULAS, ETC.

Para tratar los quinquos no general ni local, es operaciones. Caberoform, etc.

Entre las máquinas las más modernas de la fabricación de la lana.

Montevideo y Frayssinet son

LA DOCTEUR
1771

INSTITUTO CHARCOT
CONSULTORIO MÉDICO DE SIEROTERAPIA
220-CALLE BUENOS AIRES 220

de París,
vros, sans fa-
e, Romances
ER
d. Moschini
Amis
Cibille
sica, la G.
OR PUY

MONTEVIDEO

**Curacion radical de la tisis pul-
monar, (tuberculosis) bronquitis
crónica, asma, enfisemapulmonar,
y demás afecciones de las vias
respiratorias.**

GABINETE ESPECIAL PARA LAS ENFERMEDADES DE LAS SEÑORAS

...mar la los
 ...ctor Pay son
 ...ma, Calarros
 ...e, etc.
 ...rio
 ...RMAGIAS
 ...C. DEL U.
 ...veira

CONSULTAS TODOS LOS DIAS
 Do 1 á 4 y do 4 y 1/2 á 5 gratis para los pobres

CACAO DE A. DRIESSEN

NEGRO PARA LA
ESOTADO
EL CORREO
El correo que el
mi casa de-
con un gran
de Sarandi
te. Todo el ve-
ante, etc. ha sido
adecuado ofrecer a
nuestro, delicado

mas a todos vi
 en la seguridad
 a-S. S.-A/6/0

RIAL
 isticas Metalicas
 RA
 AC
 campaña a pre-
 sado.

DESCUBRIMIENTO
 FIN DE SIGLO
 No más calvicie prematura
 Solo serán calvos los que dejen de usar en tiempo oportuno la infalible pomada

(CARTON) (CARTON)
 (MARCA) (MARCA)

EL CÉLEBRE DOCTOR C. M. GALLIENY—Conservadora y reorganizadora del caballo—Vicio
 resuelto—Unico depositario en la República (U) del trazado A. H. BARTLEY y Co.—P
 resiente 47 y 51 Montevideo—He visto en las principales farmacias y droguerías. V
 Anestesia y otras enfermedades de la Facultad de esta República, la edición de
 1904. El doctor GALLIENY, profesor de la Facultad de Medicina de la Universidad de
 París ha producido, en la obra (revisada) "El caballo y su enfermedad", el sub
 Constante en la vida. El doctor GALLIENY, profesor de la Facultad de Medicina de la
 que está reimpresada, es el único que sabe lo que quiere decir, lo que quiere decir, lo que
 medicina.—Por tanto repite el presente a los señores conservadores y al Barón en Montevideo, 19 de Julio
 1910.—Doctor de Honor, el doctor GALLIENY.

L. B. SUPERVILLI
234 - 236 - 238 de Mayo - 234
Agencia a Buenos Aires: Rua Piedada, 390

La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places du monde, sur Buenos Aires, Rosario, Montevideo, Javairo, et ports du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie et Espagne, Venise, Londres, Hambourg, Berlin, Copenhague, Stockholm, Christiania, etc., etc.

Service spécial de banque de France Argentine, Brésilienne, Française, Argentine de Buenos Aires, Montevideo, Rosario, Javairo, Valparaiso, Santiago de Cuba, etc., etc.

LA BANQUE émet des traites à vue et à terme sur toutes les places de fonds par lettres, câbles, etc., et les reçoit en dépôt pour l'encasement des coupons et dividendes des avances sur tous les fonds notés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial
Buenos Aires, Rosario, Montevideo, Javairo, Buenos Aires

alla grande dis-
la, Mercedes 144
Medico cirur-
no — Con-

Par il télégraphique
Et toutes opérations de Banque
La Banque est ouverte les jours fériés de 9 à 11 de matin.

